

## DE À

J'ai rencontré Claire-Lise Petitjean en janvier 2007. Lors de ce premier temps d'échange sur sa pratique, elle me présenta quelques-unes de ses vidéos. Trois d'entre elles, soigneusement cadrées sur une matière : un point d'eau, un sol aux ocres et reflets ou un paysage enneigé, composées d'un plan fixe et montées en boucle, m'interpellèrent fortement.

Peu bavardes, ces vidéos non linéaires nous laissent en suspens de temps, éblouis par la matière de l'image, en attente d'un événement créé par un personnage donnant une échelle au plan, nous absorbant fortement tout en jouant de l'illusion d'une profondeur. Ces vidéos, comme un rythme répétitif, nous mènent vers un regard actif où notre sensibilité, émue par ces matières, nous ouvre au regard en refusant l'événement.

La Goulotte est le nom d'un hameau ; là, se trouve l'exposition de l'été 2008, dans l'ancienne maison d'Yvonne et Christian Zervos, pour qui la publication et l'exposition d'artistes ont été au XXe siècle l'oeuvre d'une vie puis la volonté d'un testament, d'où est né ce prix dont Claire-Lise Petitjean est la première lauréate.

Le titre, choisi par l'artiste, répète le lieu et annonce l'expérience de l'exposition comme une interpellation.

Cette dénomination ne porte pas une problématique, un médium spécifiques, dont elle nous livrerait une période ou un nouveau principe. "À la Goulotte" a lieu la question de l'exposition ; cette oeuvre d'art « plastique » existe lorsqu'elle est exposée.

Claire-Lise Petitjean y re-présente plusieurs pièces dans différents espaces. Une succession de projections serait possible si chacun des films avait un temps résolu ; ainsi, comme chaque bloc de temps, l'un pourrait succéder à l'autre, or ici, la temporalité des oeuvres exige l'exposition.

Ce qui est au travail dans son oeuvre comme dans ces oeuvres, c'est la question du temps traité, notamment par ce médium qu'est l'exposition où les temps hétérogènes de chaque pièce s'y amplifient par leur assemblage. Ainsi, d'une pièce à l'autre, par notre déambulation, nous (re)découvrons la maison Zervos, des oeuvres vidéos, des plans, des objets, des volumes, mais aussi, par cette mise en espace et en temps, un rythme ; cette temporalité au cœur des questions travaillées dans chacune des oeuvres. La manière d'élever et de redresser l'oeuvre, de faire se succéder ses différentes parties semble peu présente, chaque oeuvre est un écran, un plan, est bloc. Le montage est pourtant au cœur de notre parcours, l'exposition l'induit et nous le réalisons. Il est fondamentalement la spécificité de cet « à » La Goulotte.

Claire-Lise m'a souvent parlé de son regard flottant et du doute qu'il engendrerait : son dénuement devant le visuel, le bombardement d'images, de signes et de couleurs. Je le vois comme une volonté de le contrôler, d'élucider une intelligence par l'attention portée à nos sens.

Cette façon d'avoir une prise sur le travail n'est pas issue d'une inspiration ou de l'attente aléatoire de ce qui surgit et se donne en spectacle. C'est une volonté de conscience aiguë qu'impliquent le choix d'un point de vue, la nécessité d'un cadre, le travail d'une matière.

Des premières vidéos, souvent recherchées et filmées dans des « site », ont précédé des vidéos aussi stimulantes qualitativement mais où ce qui est filmé paraît plus commun. Progressivement, ce que cadre la caméra devient de plus en plus proche et précis pour ne plus avoir à filmer dans des conditions exceptionnelles... Souvent sobre, il n'y a que peu d'éléments de compositions dans ce qui est réalisé ; des rideaux en plastique, des roses ou une barrière.

Claire-Lise pose sa caméra, filme et re-filme. Ce labeur exigeant ne vise pas l'incarnation d'un plan prè-imaginé. Le dessein d'une intelligence sensible se réalise par la façon de cadrer une matière et ainsi de produire un plan chargé d'illusion : « un bloc-image ».

De même, quand elle élabore un objet, plan ou volume, elle ne choisit qu'un ou deux matériaux et les assemble. La confrontation puis la réunion d'objets « faits main » et de produits usinés m'interpellent sur sa façon de concevoir des matières et sur le plaisir à travailler la surface à la fois dans la volonté de la contrôler et dans le produit de son contact portant le signe d'une modification, la représentation à l'oeuvre.

Ainsi, les plans ou volumes, bruts, remodelés, épurés, sont choisis pour leur qualité à travailler le regard doutant. L'ambivalence visuelle, l'interrogation créée par la matière se précise afin de mieux appréhender l'objet, le projet d'une « intelligence sensible » par la matière.

Son oeuvre est une tentative de représentation en isolant un aspect comme une forme d'ascèse afin de mieux se concentrer sur un regard, un « trait d'esprit ». L'architecture se rejoue sur le sol, les points de vue du jardin se représentent dans une vidéo. Faire ces surfaces, ces plans ou ces volumes pour mieux les voir est-ce les représenter ? Qu'impliquent-elles, qu'elles soient issues d'un rideau, d'un filet, ou des variations d'ombre sur un volume translucide ?

Claire-Lise Petitjean montre des images, non pas supports d'une narration linéaire, mais écrans : des surfaces dont la perception jouent de notre absorption. Le mouvement lent, fluide et infini nous charme et parallèlement nous détache d'une pure fascination où ces belles images pourraient nous retenir. Susciter une expérience, douter de sa perception, attiser ce trait d'esprit est l'un des enjeux de cette oeuvre. Engager le regard, notre perception sensible à dessein, non pas créer de l'ivresse nous menant vers un au-delà mais dilater l'espace et nos repères spatio-temporels, les réviser par un cadre du peu et de la lenteur.

Ce cadre, ce sont ses choix, son oeuvre. Ce point de vue sensible et critique nous engage par la pratique de cette exposition, à un exercice, à une méthode qui porte en eux une règle du jeu, à jouer, comme toute règle, pour ne pas en être dupe.

Voir est un acte construit par nos représentations. L'enjeu est dans l'écart, il n'est pas dans ce que porte le cadre. Le cadre est ici l'oeuvre, le contenu n'est qu'un écran, une surface de jeu, de re-projection, un moyen de le voir et de le déconstruire pour ne pas s'y enfermer, pour ne pas tomber dans la petite peinture d'histoire nombriliste dont beaucoup d'images savantes nous abreuvent.

Conciliantes sous leurs airs « pseudo révolutionnaires », elles n'organisent en fait que le somnambulisme ambiant.

Claire-Lise Petitjean oeuvre pour redire l'écart entre notre perception et nos codes de représentation du temps et de l'espace. Voir ce travail, c'est considérer l'oeuvre d'art peut-être simplement en tant qu'outil à mettre en jeu comme prolongement de nos sens ; faire de cet écart revu par l'oeuvre, une ouverture.

*Très jeunes, mes yeux remplis d'images peintes ou gravées n'ont jamais pu se rassasier et les mondes pourraient finir avant que je ne devienne iconoclaste.*

Charles Baudelaire, Mon cœur mis à nu

Etienne Taburet, 16 mai 2008

## FROM TO

I met Claire-Lise Petitjean in January 2007. During this first moment of exchange on her practice, she introduced me to some of her videos. Three of them, carefully focused on a specific material – a water point, an ochre soil with reflections and a landscape in the snow – made of a fixed view and set in a loop, forcefully drew my attention. Those non linear videos are of few words and leave us suspended in time, bedazzled by the picture's materiality, waiting for an event created by a character who provides the view with a scale, powerfully absorbing us while playing with the illusion of depth. Such videos act like a repetitive rhythm, as they lead us to watch actively, and by withholding the event, to open ourselves to vision, under the moving effect of materials upon our sensitivity.

The Goulotte is the name of a hamlet. There did the summer 2008 exhibition take place, in Yvonne and Christian Zervos's former house. They devoted their lives to organising the publication and exhibition of artists' works, which went on through their wills, namely including the Zervos Award, of which Claire-Lise Petitjean was the first laureate.

The title, chosen by the artist herself, both repeats the place and heralds the experience of the exhibition like a call.

Such name suggests no specific problematics nor medium, nor does it reveal any new moment or principle in artistic reflection and practice.

« À la Goulotte », the question arises from the very exhibition. This « plastic » artwork really exists only when exhibited.

Claire-Lise Petitjean re-presents several pieces in different spaces. Successive projections would have been possible if each film had a resolved time to itself. Then they may have followed one another like blocks of time. But here each works' temporality demands that they be exhibited.

What is at work in her practice as much as in the exhibited pieces is the question of treated time, namely through the medium of the exhibition in which the heterogeneous times of each piece come to be amplified by their assemblage. Thus as we wander from one room to another do we (re)discover the Zervos house, videos, surfaces, objects and volumes, but also, because of their having been set in a

specific space and time, a rhythm, or the very temporality lying at the heart of the questions explored in each work. The way in which the work is raised and erected, through the succession of its many pieces, seems to be hardly present : each work offers a screen, consists in a plane, amounts to a block. Yet the montage lies at the heart of our route through the exhibition, which has inspired it for us to complete. It is the essential meaning of this « à » la Goulotte. Claire-Lise often commented on her floating vision and of the doubts that it would give rise to – of her feeling stripped bare before the visual quality, the massive bombarding of images, signs and colours. I see in this a will to control her gaze, to bring about a form of understanding by paying attention to our senses.

Such way of taking a grip on her work did not arise out of inspiration nor of any uncertain expectation of what may emerge to offer itself as a show. On the contrary, the selection of points of view, the necessary framing and the work on different materials all connote a powerful will for an acute awareness.

Earlier videos, often quite elaborate and shot in special « sites », came before just as stimulating ones in terms of quality but in which what is being filmed looks more common. Progressively what the camera viewer encloses comes closer and becomes more precise as there no longer is any necessity to shoot the film under exceptional conditions . . . The often spare art pieces include few elements : plastic curtains, roses or a gate.

Claire-Lise sets her camera down, starts filming and films again. Such demanding labour does not aim at embodying a pre-imagined view. The project of a sensitive intelligence is realised through a specific way of framing materials, thus producing a view loaded with illusion – « a picture-block ».

Similarly, when Claire-Lise creates an object, a plane or a volume, she selects two or three materials only and assembles them. Her confronting then bringing together « handmade » objects and factory goods make me wonder about her conception of materials as well as about her enjoyment as she works surfaces, with a will both to control them and to show how they bear the signs of the changes induced by the representation process.

Thus all planes and volumes, whether raw, remodelled or stripped bare, have been chosen for their ability to work on the viewer's puzzled gaze. The visual ambivalence and questioning created by materials become more precise so that the object be better apprehended, together with the project of a « sensitive understanding », and all that through materials.

Her work is an attempt at representing while isolating one aspect, in a kind of ascetic practice, the better to focus on one gaze, one witty line of thoughts. Architecture is being played anew on the floor, and the garden sights are shown on a video. Does creating these surfaces, planes or volumes in order to better see them amount to represent them ? Whether they arose from a curtain, a net, or the variations of shadows on a transparent volume, what do they imply ?

Claire-Lise Petitjean's pictures do not support a linear narrative but act as screens : the perceptions of such surfaces plays on our absorption. The slow, fluid and infinite move enchants us while parallelly detaching us from the sheer fascination under which those beautiful pictures might well have kept us. To give birth to an experience, to doubt one's perception and to exacerbate this witty line of thoughts are part of the stakes of this work. Also to purposefully engage our gaze and sensory experience, rather than create the dizziness that would carry one away ; to expand space as well as our landmarks in space and time, revise them through a frame made of slowness and scarcity.

Such frame is her choice and her artwork. Throughout the exhibition, her sensitive and critical point of view involves us into an exercise and a method that bear their own rules ; it encourages us to play, and like with any rule, not to fall under its illusion.

To look is an action built by our representations. The stakes lie not within the frame but in taking some distance away from it. Here, the frame is the work, the contents but a screen, a playfield or surface to project anew, a means to see it and break it so as not to lock oneself inside, so as not to fall into small self-centered historical painting which many a serious picture feeds us. Behind their pseudo-revolutionary looks they are actually highly conciliating, and only orchestrate the current somnambulism.

Claire-Lise Petitjean works to utter anew the gap between our perception and our codes of representation of time and space. To see her work is to consider the artwork maybe simply as a tool to be wielded as a prolongation of our senses ; to turn this gap, once revisited by the artwork, into an opening.

When I as very young, my eyes filled with painted or engraved pictures could never get enough and the worlds might have come to an end before I would become an iconoclast.

Charles Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*. (« My Heart Stripped Bare »)

Etienne Taburet translated by Anne-Laure Tissut